

FEUILLETON DU "SAMEDI", 30 DÉCEMBRE 1899 (1)

# L'Enfant du Mystère

IV

AU CHATEAU DES NEIGES

(Suite)

Après un long silence, les pas lourds du châtelain firent de nouveau craquer le plancher.

La porte de fer se referma bruyamment ; puis, tout rentra dans le calme, troublé seulement par la bise qui s'épuisait en vain sur l'énorme masse de pierre.

—Comment faire, dit Maxime, pour empêcher qu'il ne détruise ce portrait.

—Il ne s'y résoudra jamais, affirma l'ingénieur ; il y tient plus qu'à la vie. Cet homme est vraiment à plaindre : artisan de son malheur, les remords le poursuivent ; il les trompe, le jour, par une activité qui, en apaisant l'esprit, brisera le corps ; mais, la nuit, il devient leur jouet.

Maxime ne lui demanda pas de préciser ses inductions. Tous deux se comprenaient à demi-mot ; tous deux sentirent qu'il leur était interdit de parler de la disparue.

—Minuit et demi, dit Pierre, en consultant sa montre. Il faut dormir. Songe que, demain matin, tu auras besoin de toutes tes facultés pour plaider ta cause. Bonsoir et bonne nuit !

Il lui serra la main et rentra dans sa chambre.

A huit heures du matin, Maxime frappait à la porte du cabinet de son père.

—Entrez dit ce dernier.

Maxime pénétra dans la pièce où le vicomte, assis devant son bureau, était occupé à dresser des factures.

—Bonjour, père. Comment avez-vous passé la nuit ?

Le châtelain ne releva pas la tête.

Sa physionomie avait repris l'aspect sévère qui glaçait le pauvre garçon.

—Bonjour, fit-il en achevant une addition.

Maxime s'assit à quelque distance.

Le vicomte ouvrit un registre, le consulta, inscrivit une note et maugréa contre les mauvais payeurs.

Enfin, il daigna se tourner vers son fils.

—Ah ! dit-il, tu es bien heureux, toi !

—En quoi donc, père ?

—En ce que ta comptabilité est toujours au courant.

Ce coup de bouton constituait un reproche des plus humiliants pour Maxime.

—Si vous ne m'aviez pas tenu éloigné de vous, père, répliqua-t-il, j'aurais pu vous aider dans vos travaux et vous épargner bien de la peine. Au moins aurais-je gagné les sacrifices que vous vous imposez en ma faveur.

Le vicomte accepta la verte leçon qu'il venait de s'attirer.

—Tu es fier, Maxime, c'est la qualité maîtresse d'un gentilhomme.

Et son visage, d'une mobilité malade, se radoucit.

La glace était rompue, il fallait en profiter sans retard.

—Père, dit Maxime d'un ton grave, j'ai à vous parler.

Le vicomte se leva, les yeux enflammés de colère.

—Si c'est encore pour me demander des renseignements sur la disparition de ta mère, l'entretien est clos. Je t'ai dit et je te répète qu'elle m'a quitté, le 22 février 1871, après une discussion dont le motif doit rester éternellement secret. Depuis, je n'en ai jamais eu de nouvelles, et tout porte à croire qu'elle s'est jetée dans la Seine.

Maxime l'avait laissé aller jusqu'au bout, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements nouveaux. Mais non, c'était toujours le même langage, la même version, étrange, inexplicable !

—Pour aujourd'hui, dit Maxime, je ne vous parlerai point de ma mère, mais d'une personne qui m'est chère et qui, j'espère, vous le sera également bientôt.

—Ah ! ah ! tu es amoureux !...

—Oui, j'aime d'un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

—C'est là une phrase qu'on a répétée bien souvent.

—Elle peint mon état d'âme ; pourquoi chercherais-je des mots nouveaux alors que ceux-là expriment si bien ma pensée ?

—Tu as réponse à tout et je t'en fais compliment. Ta Dulcinée est pauvre, je parie ?...

Et sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta :

—Crois-moi, n'épouse pas une fille pauvre ; elles ne valent pas mieux que les riches.

Une vive rougeur d'indignation se répandit sur les joues de Maxime.

Il savait que sa mère, née Madeleine Breton, était, avant de devenir vicomtesse, une pauvre institutrice au service de la marquise de Parieux.

—Sur quoi basez-vous cette opinion, mon père ? demanda le jeune homme.

—Sur mon expérience de la vie.

Il se rassit, et comme s'il avait honte de son exécrable insinuation, il n'ajouta pas un mot.

Maxime, venu de si loin pour attendrir son père, sentait gronder en lui une colère qui, en se déchaînant, pouvait lui faire manquer sa vie.

Il rassembla son sang-froid et, affectant un calme parfait :

—La jeune fille que j'aime, dit-il, est riche, ou plutôt le sera.

—Alors, dans ta situation mesquine, tu ne peux l'épouser.

—Pardon ! mon père, ma clientèle de Châteauroux et des environs m'assure l'indépendance.

—La belle misère pour un Borianne ! à moins qu'il ne fasse comme moi, qu'il ne s'exile au bout du monde civilisé et ne devienne un parfait croquant ! A moins qu'il n'ait recours à la bourse du vieillard intraitable qui m'a tant fait souffrir.

Le vicomte voulait parler de son père avec qui il avait toujours été en mésintelligence et qui ne lui pardonnerait jamais ses somnolences respectueuses.

—Je ne demanderai rien à mon grand-père, déclara Maxime ; je n'accepterai rien de lui.

—J'y compte bien, grogna le vicomte. Alors, tu crois pouvoir tenir ton rang avec d'aussi maigres ressources ?... Si la fille que tu aimes est richement dotée, c'est preuve qu'elle a été accoutumée au luxe. Comment t'y prendras-tu pour ne pas profiter de ses dépenses ?... Qui paiera les chevaux, les domestiques ? elle, toujours elle ! Après tout, s'il te plaît d'imiter nos gentiishommes décaqués, fais redorer notre blason, il en a grand besoin ; mais avoue que c'est là une faiblesse où ta dignité sera compromise.

Le raisonnement frappait juste.

Maxime en fut un instant décontenancé.

—Celle que j'aime, dit-il, a des goûts simples, et si elle consent à devenir ma femme...

—Si elle consent ?... vous n'êtes donc pas d'accord ?

—Je me suis fait un devoir, mon père, de ne point m'engager sans votre aveu.

—Cela est louable ; mais au moins, es-tu sûr de plaire ?

—J'en ai l'espoir.

—Que font les parents ?

—Elle n'en a pas.

—C'est une orpheline ? Bon cela ! Tu n'auras pas à subir les reproches de parents qui, sans doute, s'étaient enrichis dans le commerce et l'industrie.

—Elle n'a jamais connu ses parents.

—Comment s'appelle-t-elle ?

—Rosita Speranza.

—C'est une Italienne ?

—Elle est Française par l'éducation et très probablement par la naissance.

Le vicomte n'y comprenait rien : d'où sortait cette jeune fille riche, sans parents, de nom italien, et qu'on croyait être Française ?

—Explique-toi, fit-il en s'accoudant sur son bureau, les yeux baissés, l'air visiblement énervé.

—Pendant l'hiver de 1874, répondit Maxime, une femme voilée débarqua, un soir, à l'hôtel de l'Espérance, à Naples. Elle portait dans ses bras une petite fille d'environ trois ans. Le lendemain, cette femme disparaissait, abandonnant l'enfant. L'hôtelier était un brave homme. Il plaça l'abandonnée à ses frais dans un orphelinat. La petite qui, à cette époque était souffreteuse, très en retard comme développement, ne put articuler que quelques mots de français. Tout ce qu'on tira d'elle, c'est qu'elle s'appelait Rose. Elle ignorait jusqu'au nom de ses parents, jusqu'à son lieu d'habitation. Après de vaines recherches pour retrouver la fugitive, le syndic de Naples fit donner un état-civil à l'abandonnée. Rose devint Rosita Speranza, en souvenir de l'hôtel où on l'avait recueillie. Deux ans après, une riche Française, Mme Petitot, qui était venue demander au climat de l'Italie le rétablissement de sa santé, s'intéressait à l'enfant et, après avoir reconnu en elle une nature douce et élevée, la prenait sous son égide. Mme Petitot n'a eu qu'à se louer de sa fille adoptive. Elle lui a fait donner une éducation complète. Rosita est instruite, bonne musicienne, voilà pour l'esprit. Quant au cœur, il n'en est pas de plus tendre et de plus vaillant. La vie de Rosita se passe en témoignages constants de reconnaissance pour sa bienfaitrice. Elle est adorée à Châteauroux, particulièrement par les ouvriers de l'usine. Il n'y a guère de jours où elle ne rende discrètement quelque

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Incomparables contre les  
affections nerveusesFemmes Malades et Fai-  
bles, employez les

Tablettes Royales Bollens

Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles